

L'écrivain et le politique : sentiments

Christian Mistral

Volume 34, numéro 5 (203), octobre 1992

Le Québec des écrivains

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31410ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mistral, C. (1992). L'écrivain et le politique : sentiments. *Liberté*, 34(5), 69–71.

CHRISTIAN MISTRAL

L'ÉCRIVAIN ET LE POLITIQUE: SENTIMENTS

Le Québec pèle. Le Québec est un corps gras, soyeux et pâle. Le Québec tend désespérément vers le sud comme la poitrine découragée d'une rombière de province. Le Québec ne se console pas de n'être pas en Floride. D'être systématiquement bavé sur son territoire précaire par des reliquats «squarocéphales» d'un colonialisme révolu.

Le Québec est proche de ces mères indignes dont on ne sait que trop bien qu'elles ont couché avec le propriétaire, ces garces puritaines à l'œil noir et à la cuisse lousse, ces adipeuses putains dont la matrice indifférente nous a vomis dans un monde pour lequel nous n'étions pas préparés tandis qu'elles se prélassaient avec une voluptueuse culpabilité sur des crucifix grotesques et rugueux que la technologie a depuis efficacement remplacés par des équivalents en caoutchouc bien meilleur marché.

Au lendemain du 20 mai 80, toute une génération d'artistes généreux, enthousiastes, naïfs et abusés s'est réveillée Gros-Jean comme devant vers les quatre heures de l'après-midi, piteuse comme une pochée de consonnes dévoisées, toute nue et affligée d'une gueule de bois qui dure encore. Que diable s'était-il donc passé? On s'amusait pourtant bien, à chanter au peuple quoi penser, où tracer sa misérable croix, quand déferler sur la montagne en flots bêtants blancs et bleus. Les artistes, occupés à hisser le pavillon, ne

s'étaient pas aperçus qu'on leur enfonçait le digon dans le cul.

Et voilà que, douze ans plus tard, même pas une génération, on voudrait que ça recommence. On voudrait que les artistes nous fassent rimer ça et nous hérissent le poil des bras jusque dans l'isoloir. C'est vrai, une chanson de Vigneault donne presque autant de courage qu'un 10 onces de gros gin...

Merci, mais non merci.

Je ne crois pas important de me prononcer, en tant qu'écrivain, sur la question de l'indépendance du Québec. Pour tout dire, étant une créature gouvernée par l'instinct, toutes mes tripes me dictent de me soustraire, en tant qu'écrivain toujours, aux requêtes intempestives des mendiants d'opinion qui font leurs citrouilles grasses de la moelle, engraissement bien que pauvre, des artistes de la nation.

Ce qui ne signifie pas que le citoyen qui porte mon numéro d'assurance sociale n'ait aucun intérêt pour cette question cruciale; bien au contraire. Le pourrais-je, j'irais plus souvent qu'autrement vivre au fond des bois, être citoyen d'une grotte, un pays souverain à moi tout seul, mais bon, c'est pas simple, alors y faut que je m'accommode de vous autres et que vous vous accommodiez de moi et qu'ensemble on vaque tant bien que mal aux affaires de la cité. Mon intérêt s'est-il maintenu, a-t-il augmenté ou diminué au cours des dernières années? Mon intérêt, je ne sais pas. Mais mon irritation est certainement passée par toutes ces phases dans l'ordre et le désordre.

Quant à savoir si mon œuvre est de quelque façon que ce soit influencée par la situation politique du Québec, oubliez ça tout de suite: c'est non. Mon œuvre est influencée par l'humeur de ma blonde, par le prix du whisky, par la qualité de mon petit déjeuner, par ma performance au lit qui en retour influe sur l'humeur de ma blonde et ainsi de suite. La situation politique du Québec n'entre jamais en

ligne de compte; je la laisse avec soulagement aux célibataires abstèmes et dénués d'imagination qui sautent le repas du matin.

À l'inverse, il faudrait être fou pour ne pas convenir que mon travail, de concert avec celui de tous les écrivains d'ici qui choisissent d'œuvrer en français (chez nous, n'est-ce pas toujours un choix?), a ne serait-ce que l'effet d'une brique sur un rempart, celui que notre peuple a de tout temps élevé contre l'assimilation aussi sauvage qu'aveugle et sourde par les zombies anglo-saxons.

Autrement, je ne fais pas de politique, point final. La question de savoir si je suis pour ou contre l'indépendance du Québec ne regarde que moi. Je ne sais pas si elle se réalisera.